

## Langue et littérature arabes classiques

M. André MIQUEL, professeur

Le cours a porté sur quelques points de l'histoire et de la littérature des Arabes, entre la mort du Prophète de l'islam et l'arrivée des Ottomans (VII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles). On s'est interrogé d'abord sur les sources et la définition du pouvoir, selon les visions différentes du sunnisme et du chiisme, et les réponses données par les réalités de l'histoire à la théorie. Le califat umayyade de Damas (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) est à cet égard exemplaire, puisqu'il inaugure à la fois une pratique sunnite de ce pouvoir et l'instauration d'un Etat qui doit prendre en compte et les nécessités de sa propre efficacité et la référence à la Loi. La monnaie, l'organisation administrative, le régime foncier, autant de domaines où l'on peut suivre l'émergence de cette nouveauté historique qu'est l'Etat musulman. Une attention particulière a été accordée, à la lumière de recherches et de débats récents, au problème des conversions et de l'attitude des conquérants arabes, de leur aristocratie notamment, vis-à-vis de ce phénomène : il semble bien que les raisons fiscales, le désir d'échapper à l'impôt de capitation dû par les chrétiens et les juifs, n'expliquent pas tout ; le souci de promotion dans la société nouvelle a sans doute joué son rôle, et l'égalitarisme proclamé de l'islam, qui se devait de ne pas faire de différence entre les anciens et nouveaux croyants, s'est trouvé en butte à certaines réserves d'une aristocratie maîtresse du pouvoir et de la tradition. Quant à l'Etat lui-même, il constatait, par le jeu de ces conversions et de la suppression de la capitation, un manque à gagner fiscal si important qu'il dut le pallier par l'institution d'un régime d'impôts à deux vitesses, qui maintenait la différence entre anciens croyants et convertis.

Les tensions sociales et l'excessive appropriation du pouvoir par l'administration et la tradition arabes, au moment même où l'empire, étendu jusqu'à l'Espagne, à l'Asie centrale et à l'Indus, faisait des Arabes des minoritaires, expliquent la substitution, aux Umayyades de Damas, d'un califat abbasside installé et inspiré, au premier chef, par les Iraniens. Bagdad devient ainsi le siège d'une administration où, du calife aux bureaux, la vieille tradition de la

monarchie orientale reprend tous ses droits. C'est l'époque, aussi, où les lettres et les sciences connaissent un exceptionnel essor : les débats théologiques, la surveillance jalouse des docteurs n'empêchent pas, dans toutes les disciplines, un mouvement de pensée dont, plus tard, par les relais d'Espagne et de Sicile, la philosophie et la science de l'Europe profiteront. Fait remarquable : toute cette production s'écrit en arabe, sous la plume d'Iraniens en bien des cas. Ceux-ci en effet revendiquent, dans une sorte de nationalisme culturel avant la lettre, leur juste rôle et dans la conservation de l'héritage iranien pré-musulman et dans la construction d'une civilisation nouvelle où, tout en respectant l'appartenance à l'islam et l'usage de l'arabe, les différentes composantes du monde nouveau doivent conserver leur part et leur place.

Economiquement, la grande époque abbasside (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles) est celle du commerce, du commerce international, qui draine vers les centres de l'empire les produits-clés de ce temps : bois, fourrures, parfums, épices, sans oublier les produits de l'artisanat ou ceux de première nécessité, parmi lesquels on rangera la main-d'œuvre servile amenée, pour l'essentiel, de l'Afrique noire, de l'Europe slave et des pays turcs. C'est peut-être dans ce commerce même qu'il faut trouver — côte-à-côte avec les tensions politiques : émergence de véritables dynasties locales et, à Bagdad même, du pouvoir prétorien — les raisons du déclin : le caractère exorbitant de la fonction d'échanges, au détriment de la production, l'appauvrissement continu en monnaie forte employée à l'achat de produits de luxe, ou de base mais rares comme le bois et le fer, sans oublier la forte demande d'esclaves, mènent à terme l'empire musulman à une position de faiblesse dont vont profiter de nouveaux venus.

L'irruption turque, par populations entières, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, signe des temps nouveaux. Un Proche-Orient turc, en Anatolie, trouve ici ses prémices, cependant que l'Iran, politiquement et culturellement, réaffirme son identité. Le calife, tenu en lisière par le nouveau maître du pouvoir effectif, le sultan turc, ne survit plus, à quelques rares exceptions près, que comme un symbole de la prescription musulmane à voir la communauté des croyants régie par une autorité unique. Enfin, et l'Iran chiite excepté, le sunnisme, appuyé sur l'engagement résolu du Turc en ce sens, s'affirme comme la composante majeure et majoritaire de l'islam. C'est autour de lui et sous lui, par le rassemblement des forces vives de Syrie et d'Égypte, que se fera la résistance aux Croisades.

L'irruption mongole, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, apporte d'autres changements. Une catastrophe d'abord ; la disparition du califat de Bagdad, et du califat tout court. Désormais, il n'existe plus de monde musulman politiquement uni, dans la réalité ou symboliquement au moins ; ce monde, même s'il conserve par ailleurs une unité culturelle très forte, ne consiste plus désormais qu'en une juxtaposition d'États. Si l'expansion même de l'islam a encore de

beaux jours devant elle, en Afrique noire, en Inde, en Indonésie — et en attendant, plus tard, l'Europe ottomane — l'occident de l'islam, en revanche, est soumis à une pression de plus en plus forte de la chrétienté, qui triomphera finalement en Espagne. Pour le reste, le choc mongol trace, pour les Arabes, la carte d'aujourd'hui : une coupure décisive s'est installée aux abords de la Mésopotamie. Les vieux centres de culture arabe, qui avaient essaimé jusqu'à la mer d'Aral et fourni à cette littérature quelques-uns de ses plus grands noms, disparaissent dans la tempête. Langue et culture arabes s'installent dans les limites que nous leur connaissons. Au demeurant résistantes, et fort bien, notamment dans l'Égypte mamelouke, où s'enregistre le trésor des lettres et de la pensée.

Quelques leçons ont été consacrées à l'histoire et à la géographie. On a tenté de montrer comment, des débuts aux deux géants que sont Ibn Khaldûn et Ibn Battûta, l'une et l'autre se sont constituées en mode d'appropriation d'un temps et d'un espace spécifiquement musulmans. On a traité enfin de l'évolution de l'écriture arabe et notamment du problème, toujours débattu, de ses origines.

Le cours doit faire l'objet d'une prochaine publication collective sur l'histoire des Arabes.

\*

\*\*

Le séminaire a porté sur divers développements récents en linguistique arabe et sémitique, les exposés faits à cette occasion devant être prochainement publiés dans un numéro spécial du *Bulletin d'Etudes Orientales* de l'Institut Français de Damas. Autour de M. Georges Bohas, professeur à l'Université de Paris VIII, les chercheurs invités ont traité des sujets suivants, en un ou deux exposés :

G. Bohas : *la structure des racines en arabe et sémitique* ;

J.-M. Tarrier, attaché de recherches à l'Institut Français de Damas : *l'arabe parlé formel* ;

J.-P. Angoujard, chargé de recherches au CNRS : *l'accentuation et l'effacement des voyelles* ;

J. Lowenstamm, professeur à l'Université de Paris VII : *le système vocalique du sémitique éthiopien* ;

M. Rechad, chercheur (thèse de Doctorat) : *la structure de la phrase* ;

G. Humbert, ingénieur CNRS : *l'histoire du texte du Kitâb de Sibawayhi* ;

J.-P. Guillaume, professeur à l'Université de Paris III : *l'interprétation de l'hypothèse énonciative*.

## PUBLICATIONS

— *Du désert d'Arabie aux jardins d'Espagne (chefs-d'œuvre de la poésie arabe classique traduits et commentés)*, Paris, 1992.

— *Tête à cœur*, Paris, 1992.

— « Les années ottomanes », dans *l'Etat du monde en 1492*, Paris, 1992, p. 153-158.

— « Mukaddasi », dans *Encyclopédie de l'Islam*, t. VII, p. 492-493.

— « D'amour et de mort », dans *Annales Islamologiques*, XXV, 1990 (Hommage à Patrice Coussonnet), p. 1-2.

— « La frontière absente : le monde musulman aux approches de l'an mil », dans *Frontières et limites* (Centre Georges Pompidou, Espace international), Paris, 1991, p. 39-47.

— Préface à Abdelfattah Kilito, *L'œil et l'aiguille*, Paris, 1992.

## PUBLICATIONS DE LA CHAIRE

## A. CHRAÏBI :

— « Un thème de l'*adab* repris dans les Mille et une nuits : l'homme qui demande au calife sa favorite », dans *Studia Islamica*, à paraître décembre 1992 ;

— « Abd al-Jalîl et Buhjat al-Jamâl », dans *Annales Islamologiques*, XXV, 1990 (Hommage à Patrice Coussonnet), p. 20-26.

## R. REDJALA :

— *Deux cents hommes de pouvoir en Algérie*, Paris, 1992.

\*

\*\*

*Conférences* : Université d'al-Jadîda (Maroc), Académie des Sciences et Lettres (Montpellier), Chambre de Commerce (Le Havre).